

## **La pulsion se cacher aime. Le (feu) sacré [est] en elle ?**

Bonjour,

Je remercie les organisateurs de cette journée lilloise, des *Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne*, pour leur énergie, leur travail, et leur accueil. Je ne vais pas tenter de résumer le texte que je leur ai envoyé, et que l'on peut lire dans le dernier *Courrier*.

J'ai déjà tenté d'en forcer un, de résumé, à Montpellier fin octobre, lors de la journée de rencontre et de travail, qu'avait impulsée et soutenue mon ami Michel Fruitet. J'en redirais, j'en relirais des passages.

J'y avais lu essentiellement des extraits de deux livres : *Aux sources de l'âme, retour de l'ancienne sagesse dans la psychanalyse* de Giovanni Sias<sup>1</sup>, et *Leçons de Solfège et de Piano*<sup>2</sup> de Pascal Quignard.

En présence de Youssef Seddik, en prédicateur éclairé du Coran, et de quelques autres instruits de, et/ou par, l'Islam, j'avais invité le public à lire ces livres, mais à les lire en analphabètes, comme le prophète Mahomet lui-même l'aurait fait à la troisième fois, où l'ange Gabriel le lui aurait ordonné, avec force corps à corps poignant à chaque fois.

Cela fait déjà quelques temps que beaucoup aux Cartels, Martine Delaplace, Guy Ciblac, Jacques Nassif, pour n'en citer que quelques-uns, nous invitent à parler, lire et écrire en analphabètes, c'est-à-dire en analysant, que nous sommes à jamais, plus qu'en analyste, que nous n'aurions été, à l'insu de notre plein gré, que dans l'après-coup de quelques séances. Cela (m')est bien difficile – doux euphémisme. Comment encorps et toujours dire tout ce qui vient... tout en sachant son impossible, mais tout en gardant l'enthousiasme que procurerait l'espoir d'y parvenir ? Impossible est le réel !

Quand Daniel Delot m'a, gentiment, sollicité dans un mail, pour prendre aujourd'hui la parole, il ne m'a pas demandé de résumer le texte envoyé ; il m'a demandé de le performer ! C'est-à-dire, ai-je cru, ai-je voulu comprendre, d'en former autre chose à travers, sans, pour autant que faire se pourrait, former Le Père. Prendre seulement acte de la mort du Père, tout en constatant que son fantôme me hante toujours et encorps.

Comment ébaucher une élaboration théorique, qui devrait cesser de penser par oppositions, tout en utilisant, pour ce faire, le langage qui n'en finit pas d'en générer ? Je n'ai, évidemment, toujours pas la réponse. Le chemin, si chemin il y aurait, serait plus qu'étroit et périlleux : le fil acéré d'une lame de rasoir, avec d'un côté, l'enfer, et de l'autre, l'enfer ! C'est la folie même des femmes et des hommes, pris et torturés par le langage, qu'ils habitent, et qui, pour autant, n'existe pas. Je vais donc vous lire, pas forcément un pas de plus, mais du moins un pas de côté, que j'ai tenté de faire par rapport à ce texte, intitulé : « *La pulsion se cacher aime. Le feu sacré en elle* ».

---

<sup>1</sup> Giovanni SIAS, *AUX SOURCES DE L'ÂME, Le retour de l'ancienne sagesse dans la psychanalyse*, Paris, éditions des crépuscules, 2013, (traduction française de Laura Cecotti-Stievenard).

<sup>2</sup> Pascal QUIGNARD, *Leçons de solfège et de piano*, arléa, Paris, mai 2013.

La différence, qui est en œuvre dans la nature végétale ou animale, ou encorps dans nos chairs, se situe loin en amont du langage humain. Elle n'est pas oppositive. Le langage, oui, non ? Elle, elle différencie partout, sans cesse...

Derrida l'écrit avec le petit *a*, qui la fait participer au présent, à la fois aux continuités des discontinuités et aux discontinuités des continuités.

La pulsion se cacher aime. Or, il n'y a qu'elle. Elle doit se cacher derrière elle-même. Elle cacherait à la fois, et l'unité et l'indissociabilité des contraires, des opposés, chaires à Marcel Conche, et les différences, les diversités, qui participent au présent dans toute unité. Le langage, et même les images (se) représentent ; jamais, ils ne (se) présentent.

Même dichotomisée en pulsion de vie et en pulsion de mort, la pulsion n'en reste pas moins une énigme ; l'on doit cliniquement et intellectuellement constater, que l'essentiel reste l'intrication. Freud faisait de la mélancolie, une pure culture surmoïque de la pulsion de mort. L'anorexie mentale s'imagerait-elle d'être dans une pure culture de la pulsion de vie ? Peut-on laisser tomber ces vieux débats ?

Au(x) fond(s), il n'y aurait qu'une poussée constante, une bouche béante et un ventre grouillant. C'est la *théogonie* d'Hésiode, dont Héraclite moque les fables...

C'est la folie même du symbolique, que de tenter désespérément, sans jamais cesser, de couper, de séparer, de partialiser la pulsion. Avec la pulsion, nous retrouvons une érotique, celle de l'Éros primordial, Éros d'*avant* la sexuation, d'*avant* la séparation entre féminin et masculin. Il est vieux comme le monde, qui n'existe pas, et donc bien *antérieur* à Aphrodite, et à son rejeton joufflu.

Dans la *Théogonie* d'Hésiode, d'abord vient à la forme *Khàos*, et dans ce premier temps hors temps, *Gaïa* et *Éros*, *le plus beau des dieux immortels*. Une bouche béante, un ventre grouillant, et une poussée constante...

L'*Éros primordial* pousse les unités fondamentales à produire au jour ce qu'elles cachent obscurément en leur sein. Il ne réunit pas deux, qu'il séparerait par la sexuation, pour en faire un troisième ; il rend manifeste la multiplicité contenue dans l'unité.

Dans cette érotique primordiale, il n'est jamais question d'un quelconque rapport sexuel, seulement de l'énigme de cette poussée constante.

Giovanni Sias précise : « *Lorsqu'on essaie de dire ce que l'on a éprouvé et vécu avec le corps, on découvre que les mots réintroduisent le mensonge. Lorsqu'on essaie de dire, on déforme. [...] Néanmoins, notre dire naît de la vérité et l'emporte avec soi.* »<sup>3</sup>

L'homme parlant peut se contredire, il ne peut se contre-sentir. Pour autant, si *corps* et *esprit* font plus d'un, ils ne feraient, me semble-t-il, jamais tout à fait deux.

Pour Giovanni Sias : « ... *si la psychanalyse, et Freud en tant qu'"initiateur" d'une telle pratique au moment où la science prédomine, se fondent sur la psyché, c'est parce que cette science s'est attachée à en chercher la nature, édifiant sa théorie à partir de l'attention portée à la phýsis.* »<sup>4</sup>

---

<sup>3</sup> Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 51.

<sup>4</sup> Ibid., p. 11.

D'emblée, avec Freud lui-même, revu, relu, par Giovanni Sias, nous ne serions plus dans le "psychologique", mais dans un "physiologique"...

Le génie de Freud a été, à mon humble – et donc orgueilleux – avis, d'élire, au sujet des êtres parlants, que nous sommes, toujours non-finis, à part peut-être dans la mort et encorps, l'emploi du mot *Trieb*, que l'on a traduit, trahi, par la suite, en français, par *pulsion*, plutôt que celui d'*Instink*.

*La pulsion se cacher aime* est la traduction en petit grec du fragment 123 d'Héraclite, dans la classification de Diels und Kranz : *phusis kruptesthai phileei*. Le feu sacré est un clin d'œil supplémentaire à l'Obscur philosophe d'Éphèse.

Dans *Leçons de solfège et de piano*, en méditant ce même fragment, Pascal Quignard multiplie les mots :

« Il faut dire que le mot *physis* en grec ne désigne pas la nature (pas plus qu'il ne désigne la physique).

*La natura latine, c'est clair, c'est tout ce qui naît. Mais la physis grecque couvre une région de l'être beaucoup plus vaste que la vie. Elle ne renvoie pas à ce qui naît. Le mot physis, en grec, c'est tout ce qui pousse. Les fleurs qui poussent, les sexes qui s'érigent, le vent astral qui déplace les météores et les planètes, le soleil qui se lève, la vague immense qui s'abat sur la plage.*

*C'est, dans le temps, le temps lui-même, l'arrivée qui arrive dans l'arrivée. Le mot latin qui traduit le mieux le mot physis est sans doute le mot *pulsio*, *impulsion*, *poussée*, *pulsion*. [...]*

*En d'autres termes, si la natura des Romains aime le printemps, la physis des Grecs a de l'amitié pour l'hiver, pour la nuit de l'hiver avant que tout pousse, ou plutôt afin que tout pousse. »*

Au sortir, pour sortir, de l'Érèbe, *physis* aime l'Ombre, si chaire à Michèle Montrelay.

Pour dire vite, Héraclite, ce serait l'anti-Parménide, et son : « Il est... ». Bien avant Gorgias, et son : « rien n'est ». Et si cela était, cela ne pourrait être pensé. Si cela pouvait être pensé, cela ne pourrait être dit. Et depuis Lacan, si cela pouvait être dit, cela ne pourrait être que mi-dit. Ou minuit. Une horloge, qui ne marche pas, donne l'heure exacte deux fois par jour. Oui, mais quand ?

En s'interrogeant sur le latent derrière tout manifeste, l'analyse freudienne nous pousse vers le sacré, et se révèle pour ce qu'elle est : une spiritualité. Giovanni Sias interroge le terme allemand de Freud : "*Geistigkeit*", au sens que ce dernier lui donne dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*.

Dès *L'interprétation des rêves*, Freud lit les rêves, « comme un texte sacré » (*wie einen heiligen Text*). Dans *Moïse et le monothéisme*, il nous rappelle, qu'après la destruction du second temple par les romains, je le cite : « *Les Juifs continuèrent à s'intéresser aux choses spirituelles, les malheurs politiques de leur nation leur apprirent à apprécier à sa juste valeur le seul bien qui leur restât : leurs documents écrits.* »<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> Sigmund Freud, *Moïse et le monothéisme*, 1939 (trad. Anne Berman, Gallimard, Paris, 1948), p. 155.

Le 15 avril 1970, dans *l'envers de la psychanalyse*, précisément, Lacan est on ne peut plus explicite : « *La psychanalyse n'est peut-être pas concevable à être née ailleurs que de cette tradition : Freud y est né.* »<sup>6</sup> « [...] il s'agit de se placer dans l'intervalle d'un certain rapport entre l'écrit et une intervention parlée qui y prend appui et s'y réfère. »<sup>7</sup>

L'analyse freudienne n'est pas une religion, même pas une *secte juive*... Le sacré sépare ; le religieux relie, i.e., et/ou i.t., *missa est*. Cela ne l'empêche pas d'être traversée par le sacré, et de devoir, même, s'en (pré-)occuper, en évitant, autant que faire se pourrait, de tomber dans le religieux, dans le discours du Bien et du Mal.

Elle ne peut que le faire lorsqu'elle se mêle, s'emmêle, de *faire lien(s)*.

L'on comprend, peut-être, un peu mieux, les difficultés – doux euphémisme – des associations d'analyse freudienne, et leurs différends, leurs différentes scissions, puisque le sacré ne cesse de faire retour dans le religieux, et le vice versa...

Le sacré sépare, le religieux consacre. Je cite le dictionnaire étymologique de la langue latine : « *La notion de sacer ne coïncide pas avec celle de "bon" ou de "mauvais" ; c'est une notion à part. Sacer désigne ce qui ne peut être touché sans être souillé ou sans souiller ; de là le double sens de "sacré" ou "maudit" (à peu près).* »<sup>8</sup> L'à peu près d'Alfred Ernout et d'Antoine Meillet n'est-il pas délicieux ? C'est la malédiction même de l'analyse freudienne que d'être préoccupée par le sacré.

Dans *L'Érotisme* Georges Bataille précise : « ... sacré désigne en même temps les deux contraires. » « Devant » lui, « *Les hommes sont en un même temps soumis à deux mouvements : de terreur, qui rejette, et d'attrait qui commande le respect fasciné. L'interdit et la transgression répondent à ces deux mouvements contradictoires : l'interdit rejette, mais la fascination introduit la transgression.* »<sup>9</sup>

Étymologiquement, le sacré est "ce qui sépare", d'un côté, le *fanum*, le "temple", et de l'autre, le profane, "ce qui se tient, se trouve, devant le temple".

Giovanni Sias définit l'éthique de la psychanalyse, dans son rapport au sacré.

Je le cite : « *Ce qui compte ici est que chaque interprétation d'un rêve atteint une limite impossible à dépasser, mais, surtout, qu'il n'est pas permis de dépasser.*

*Cela concerne justement le sacré. Il n'y a pas de doute que le rêve, au niveau de l'imaginaire, représente un lien avec le sacré et le divin. [...]*

*De cette façon, le rêve parvenu à son ombilic devient unnerkant selon Freud. Ce lieu impossible [inaccessible] se définit comme "éthique". Nous y reconnaissons l'essence de l'éthique psychanalytique, sa capacité de saisir ce qui se constitue en tant que sacré. Dans la psychanalyse, l'éthique est toujours donnée par son rapport au sacré.* »<sup>10</sup>

---

<sup>6</sup> Jacques LACAN, Livre XVII, *l'envers de la psychanalyse*, 1969-70 (Le Seuil, Paris, 1991), p. 158.

<sup>7</sup> Ibid., p. 156.

<sup>8</sup> Alfred ERNOUT, Antoine MEILLET, *dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 2001, 4<sup>ème</sup> éd. nouveau format, 1<sup>ère</sup> éd. 1932, p. 586.

<sup>9</sup> Georges BATAILLE, *L'Érotisme*, Paris, Éditions de Minuit, *Arguments*, 1957, pp. 75-76.

<sup>10</sup> Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, pp. 26-27.

Mon ami Jacques Cabassut, lors de la journée de Montpellier, m'a fait remarquer que depuis le livre VII, on pouvait définir l'éthique de l'analyse freudienne à l'aune inverse de la jouissance. Le 27 avril 1960, la jouissance serait une transgression illimitée de l'espace du prochain, devant *l'horreur motivée du commandement* à proprement parler *inhumain*, d'aimer son prochain comme soi-même. Horreur de ce commandement du fait de sa *solidarité historique avec la mort de Dieu* (nous y reviendrons), et encorps du fait du *leurre de la captivation imaginaire par l'image du semblable*<sup>11</sup>.

Depuis, au moins, *l'Érotisme* de Bataille, Lacan n'est pas sans savoir que : « *Le monde profane est celui des interdits. Le monde sacré s'ouvre à des transgressions limitées.* »<sup>12</sup>. Des transgression limitées, prescrites, pré-écrites, et organisées. Dire tout ce qui vient n'est-il pas, par exemple, une transgression limitée dans le temps et dans l'espace de la cure, du commandement de tourner sept fois sa langue dans sa bouche ?

Le sacré, le séparé, de l'analyse freudienne, c'est, me semble-t-il, le lieu même de la cure, et son dispositif, et sa règle fondamentale. Aucun tiers n'y est admis. Aucun tiers ne le garantit. Tout ce qui est en dehors, au dehors, est profane. Et encorps plus un analyste sans fauteuil... nous dira sans doute, Jacques Nassif, tout à l'heure, ou selon son autre jolie expression : « *une marionnette sans machiniste* »<sup>13</sup>.

Le sacré, c'est encorps l'espace-temps de la cure.

L'analyse freudienne est née dans une culture judéo-chrétienne, c'est-à-dire une culture issue à la fois des juifs et des gréco-romains, plus de quelques-autres...

Le sacré sépare, il réserve un espace temps inappropriable par personne en son nom propre, que ce soit l'Université par la formation, ou même la République française, par ses lois sur l'usage d'un titre, ou pire, désormais, le Royaume belge...

Les grecs athéniens, en délimitant l'*agora* nous ont transmis cette place, cet espace inappropriable par personne en son nom propre. Les juifs, qu'il y avait un septième jour inappropriable par personne en son nom propre, si ce n'est celui du nom imprononçable, un nom impropre...

Abriter cet espace temps inappropriable, entretenir ce feu sacré d'un discours d'analysant, c'est à la fois l'éthique de l'analyse freudienne, et à la fois, sa malédiction, c'est-à-dire son génie subversif dans un monde où, depuis le prêtre-roi-captain-gardien-et-redistributeur-des-richesses des temps archaïques, le discours de Maître tente désespérément de s'accaparer le sacré, la pulsion, en légiférant. Il apporte des réponses, là où l'analyse freudienne ne cesse de (se) poser des questions.

L'illusion mortifère n'en finit pas, pour autant, de nous fasciner.

Illusion d'un Moi maître en sa demeure, et par extension, maître et possesseur de la nature, de la phusis, de la pulsion.

---

<sup>11</sup> Jacques Lacan, Livre VII, l'Éthique, 1959-60, (Le Seuil, Paris, 1986). pp. 228-233

<sup>12</sup> Georges Bataille, *L'Érotisme*, Paris, Les Éditions de minuit, *reprise*, 1975/2011, p. 71.

<sup>13</sup> Jacques NASSIF, *Par les Marionnettes parler (Recherche sur le "Praticable")* in *Le Coq-Héron*, n° 83, 1982, p. 52. La citation plus complète est la suivante : « *Hors du praticable, c'est en tout cas bien ainsi que se présente une marionnette : qu'y a-t-il de plus infatué qu'un psychanalyste qui continue de l'être à la ville comme à la scène ? Qu'y a-t-il de plus dénué d'esprit qu'une marionnette sans machiniste ?* » Lire aussi à ce propos son dernier opus : *Le livre des poupées qui parlent*, E.M.E, Bruxelles, 2012.

Le sacre du Maître tue le sacré : il institue l'instituant. Dans cette illusion-là, l'analyse freudienne ne peut à part être que profane, pour la religion du Maître, et de la maîtrise, dans une profanation de ses sacre-ment. Son éthique, c'est de tenir les deux bouts, debout, du séparé, du divisé, du sujet lui-même.

L'analyse profane aime tellement le sacré, qu'elle n'en admet aucune parodie.

La loi, ou plutôt le droit de la *pax romana* a détruit le second et dernier temple des juifs. Ils refusaient de se prosterner devant l'empereur-dieu de Rome.

En dépossédant un peuple, auquel il dit appartenir, du plus grands de ses fils, Freud offre à l'humanité toute entière, celle de Moïse, l'homme Moïse, et de ses lois mosaïques qui interdisent l'idolâtrie moïque, c'est-à-dire les lois mêmes de la parole, gravées par deux fois en haut du Sinaï. Seul l'écrit du *nom* qui (ne) cesse (pas) de (ne pas) se dire soutient le dire des paroles qui (ne) cessent (pas) de (ne pas) s'écrire.

Le christianisme fait primer la foi, la grâce, sur la (ou les) loi(s). Jésus n'y reste pas homme. Sous ses faux airs de charité, la fraternité chrétienne suppose, à l'image de l'Empire d'Auguste, un premier, un *princeps*, un prince : Jésus, le Fils unique, le Christ, *Pantocrator*, Tout-Puissant, *né du Père avant tous les siècles, engendré non pas créé..*

Moïse reste un homme, l'homme Moïse, *Der Mann Moses...* Il reste inaccompli, même dans son corps, à l'image de son Créateur et de son *tzimtzum* (son retrait, sa contraction initiale) : non-fini, et non pas "Infini".

En ce sens, le Judaïsme est bien plus profond que le Christianisme.

Il y a bien une fraternité dans le Judaïsme, basée sur les *Dix Paroles* : nous sommes tous fils de la Parole et de la Chair. [Peut-être de l'Ombre et du Nom de Michèle Montrelay](#). Ils représentent ces « *dons faits à l'enfant par les géniteurs, l'un et l'autre le protègent en séparant* », le second en distinguant l'enfant de ses parents, la première en le *protégeant* de l'ancestral, ce « *temps hors temps, une vie à la fois antérieure et postérieure à notre vie* », « *abyssal* »<sup>14</sup>.

C'est cette fraternité qu'accomplirait la bonne nouvelle chrétienne, si l'accomplir n'était pas sa mort, n'était pas la mort.

Le sacre de la Parole sur la Chair, le sacre du Verbe qui s'est fait chair, du Christ, de l'Oint, du consacré, sa consécration, c'est la mort même, quand Institué fait entendre tué. Même si l'instituant est en lui-même tuant.

La fraternité chrétienne suppose un Père, lui aussi accompli, *Tout-Puissant*.

Un Père mort, et qui ne le sait pas, et c'est bien là le drame. Seul un discours réglé sur les dix paroles écrites en haut du Sinaï, peut le ranimer, voire pour les juifs, à certains moments de l'année, le son qu'émet le souffle humain dans une corne de bélier.

Parler, dans ces histoires de sacré, c'est, toujours et encorps, le sacrifice du corps, du corps de la Bête, du Bélier primordial, un sacrifice qui est encorps un sacrilège.

Seul le discours analysant peut entretenir la flamme sacrée de l'analyse freudienne, encorps et toujours, le discours d'un passant passeur à jamais non fini.

---

<sup>14</sup> "Avec Michèle Montrelay : La portée de l'Ombre", éditions des crépuscules, Paris, 2009, p. 19.

Le discours analytique l'étouffe par les savoirs encyclopédiques, et les désespérances de leurs espérances.

Y aurait-il une autre pulsion qu'*invoquante*, chez ces êtres criant que nous sommes ? À quel appel répondrions-nous ?

À l'appel de la poussée ?

Vive l'analyse freudienne !

Vivent les tressaillement du corps, qui ouvrent la voie, à tous les sens de l'homophonie, qui ouvrent la voix aux sons du mot inespéré.

Vivent les sens du mot inattendu ! Le mot dont l'apparition frappe le parleur et/ou l'auditeur au-delà de son espoir, le mot dont le retranchement le laisserait abandonné... Quelque chose en nous, qui ne *nous* est pas destiné, trouve issue...

Giovanni Sias peut écrire : « *De cette déchirure, instant divin où "Le feu fait l'expérience de l'immédiateté." 14 [A87] découle la sagesse. [...] La sagesse [...] n'est pas la présomption humaine de la connaissance, présomption qui se révèle n'être autre qu'une banale et fallacieuse tentative de salut. Il n'y a ni connaissance ni salut pour l'homme. Il a dû s'inventer la philosophie et la religion afin d'avoir l'illusion de l'une et de l'autre.* »<sup>15</sup>

Dans sa lettre au pasteur Oskar Pfister, datée du 25 novembre 1928, Sigmund Freud souhaitait, je le cite, : « *assigner [à l'analyse] un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âme séculiers qui n'auraient pas besoin d'être médecins et pas le droit d'être prêtres.* »<sup>16</sup>

Il y a un mot qui brille par son absence dans tout mon propos : désir. Il y passe, il y pousse, pourtant, partout, jusque dans les plus obscures impasses de mes écritures. Dans ces sacrées histoires de sacré, de ce qui sépare, il est ce qui dé-sidère. Avec la *physis*, avec la pulsion, nous avons tourné autour du même truc, autour du même trou, qui souffle dans tous les sens – du terme.

*Le désir se cacher aime... le feu sacré en lui...*

Je vous remercie.

Castelnau, le 07 novembre 2013.

---

<sup>15</sup> Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 60.

<sup>16</sup> Sigmund FREUD, *Correspondance avec le pasteur Pfister, 1909-1939*, trad. de l'allemand par L. Jumel, Éditions Gallimard, Paris, 1966, p. 183